

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 34 (1896)  
**Heft:** 35

**Artikel:** Promenade à faire  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-195704>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER  
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :  
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Une bataille de fleurs à Genève.

On annonce pour les 2 et 3 septembre une bataille de fleurs à Genève. Ce genre de fête, bien connu à Paris, Marseille, Nice et autres grandes villes de France, est encore tout nouveau chez nous. La bataille du 2 sera consacrée aux voitures et chars, et celle du 3 aux vélocipèdes décorés et fleuris. Espérons que ces réjouissances, données au profit d'œuvres de charité, seront favorisées d'un beau soleil et attireront à Genève des visiteurs en grand nombre.

Rien d'ailleurs n'est plus charmant, plus gai, plus gracieux qu'une bataille de fleurs ; ceux qui n'ont jamais assisté à ce spectacle si original et si brillant, ne peuvent guère s'en faire une idée.

De tous côtés, et une demi-heure au moins avant l'enlèvement des barrières qui ferment l'enceinte, on voit arriver des véhicules de tout genre circulant au milieu d'une double haie de curieux, qui s'extasiaient à la vue de voitures richement décorées : voitures à un, deux et quatre chevaux.

Tout à coup, une salvé d'artillerie annonce l'ouverture de la fête. Aux estrades, aux chaises réservées, ont pris place des milliers de spectateurs. Une foule immense de curieux s'échelonne autour de la piste, les voitures défilent successivement et le coup d'œil devient de plus en plus pittoresque.

Tous ces équipages sont ornés de fleurs, quelques-uns en sont tellement couverts qu'à peine on en aperçoit les roues ; c'est à qui déploiera le plus de luxe et d'originalité. Et chacun a fait une ample provision de bouquets destinés à être lancés sur les voitures qui passent et s'entrechoient en mélangeant leurs couleurs comme un immense et éblouissant kaleïdoscope...

Avant que les hostilités soient engagées, on s'observe du regard, on choisit d'abord ses ennemis, on procède à quelques escarmouches sans importance, et ces commencements, marqués d'une certaine réserve, donnent aux rencontres un cachet de convenance qui frise la solennité. Mais, peu à peu, la glace est rompue, les attaques se font plus fréquentes, plus rapides aussi les ripostes.

On bataille de voiture à voiture, on bataille avec les rangs des curieux. Les projectiles partent de tous côtés, c'est un feu roulant de mousqueterie aussi inoffensive que fraîchement embaumée.

Des tribunes, des estrades, de partout où l'assistance est groupée, on crible de fleurs certaines voitures qui renvoient crânement et sans compter. Et il en est ainsi jusqu'à la fin, jusqu'à l'heure où le canon annonce la fin du combat.

En France, un jury est chargé de décerner des prix aux attelages les plus brillants, aux voitures dont la décoration offre à la fois le plus de grâce et d'originalité. Nous pensons qu'il en sera de même à Genève.

## Deux écoles.

Dans son numéro de juillet, la *Bibliothèque universelle*, publie un article intéressant du D<sup>r</sup> Châtelain sur les effets de l'alcool. A sa lecture, on acquiert vite la conviction que les médecins sont loin d'être d'accord à ce sujet. De là deux écoles : celle qui a pour représentant le professeur Forel, chef de l'ordre des bons Templiers, en Suisse, et celle du D<sup>r</sup> Jaquet, professeur de pharmacie, à Bâle.

Pour la première, l'abstinence absolue s'impose. La seconde reconnaît aussi la toxicité de l'alcool en général, mais admet qu'en en faisant un usage modéré, en ne buvant que des boissons naturelles non distillées, vin, cidre, bière, on ne court aucun risque de s'intoxiquer : *L'abus seul est nuisible*, dit M. Jaquet ; *un usage modéré de vin ou de bière, non seulement est inoffensif, mais peut être même utile dans certains cas.*

« Comment se décider entre les deux ? dit, d'un autre côté, M. le D<sup>r</sup> Châtelain. Cela n'est pas facile, car si les premiers ont raison, les autres n'ont pas tout à fait tort... La vérité, me semble-t-il, se trouve entre deux, c'est-à-dire qu'il ne faut rien exagérer, et ce serait exagérer que de fixer une règle absolue, unique, applicable à chacun. »

Ailleurs, M. Châtelain ajoute :

« Notons que l'alcoolisme est une plaie toute moderne ; le mot même n'existe que depuis un demi-siècle tout au plus. Cependant l'alcool est aussi ancien que le monde, et nos pères, dans les pays de vignobles, cela est certain, buvaient plus que nous. D'où vient cette apparente contradiction ? Simplement de ce qu'ils ne buvaient, eux, que du vin, du vin tel que la vigne le donne, et l'alcool de vin est le moins toxique de tous. Ce n'est pas lui qui d'ordinaire produit l'alcoolisme, ce sont les alcools dits d'industrie sous toutes leurs formes : absinthe, chnaps, faux cognac, et toutes ces liqueurs fabriquées avec les produits de distillation de graines, de betteraves et de pommes de terre. »

« Et ce n'est pas seulement l'eau-de-vie qu'on falsifie. Qui dira le nombre des marchands de vin ne vendant qu'une boisson fabriquée de toutes pièces avec ces eaux-de-vie d'industrie ? Ce sont des vigneron sans vignobles, et leur industrie est d'autant plus dangereuse que bien des gens qui croient ne boire que du vin absorbent, en réalité, les pires eaux-de-vie. »

## Promenade à faire.

— Bonjour messieurs, vous revoilà ?

— Eh ! oui, nous « revoilà », comme vous dites. Peut-on ne pas revenir chez vous ; il y fait si beau.

— Ça, c'est vrai, il fait bien beau ici. Nous qui voyons ce « paysage » tous les jours, nous n'en sommes jamais rassasiés.

— Je vous crois, mon cher, je vous crois. Mais ce n'est pas tout ; il fait aussi bien chaud et nous avons soif. Apportez-nous vite un « demi ».

— Duquel, du rouge ou du blanc ?  
— Du blanc, naturellement, ... et du bon.  
— Je n'ai que du bon.

Que la vue est belle de la petite esplanade qui sert de terrasse au chalet ! Car c'est un chalet à la porte duquel nous venons de frapper, un vrai chalet de montagne, avec son grand toit de *lavillons*, sa cheminée à tabatière, sa porte basse et sa cuisine dallée de larges pierres fendillées et chevauchantes. Au fond de la cuisine, la cave, où, à côté des vases de lait et de crème, et tout à fait à leur aise, deux tonnelets, l'un de vin rouge, l'autre de vin blanc ; vous savez, le « petit blanc ».

— C'est surtout pour les messieurs, nous dit le propriétaire en nous offrant un verre au guillon, ils n'aiment pas tant le laitage.

— Non, pas tant, en effet. A la vôtre !

Derrière la cave, à la partie postérieure du chalet et dans deux autres petits bâtiments séparés, les étables, où quarante à cinquante têtes de bétail, vaches, génisses, poulaillers, attendent patiemment, à l'abri du soleil et

Loin de l'essaim des taons au dard impitoyable, l'heure de prendre la clé des champs.

C'est un spectacle à voir que la sortie du troupeau, le soir. Je ne vous le décrirai pas ; d'autres l'ont fait avant moi et bien mieux que je ne le saurais.

— Alors, c'est donc un pâturage ? dites-vous.

Mais, sans doute. Un magnifique pâturage, entre les Alpes et le Jura. Certaines beautés, particulières à ces deux natures si différentes, font ici le plus heureux mariage. Pelouses d'herbe fine et frisée, où fleurs de la plaine et fleurs de la montagne semblent enchantées de se rencontrer. La grande marguerite des prés y jase avec l'orchis vanillé, tandis que le bouton d'or fait sa cour à la petite gentiane bleue, à l'ombre d'un haut sapin, un de ces sapins du Jura, aux longues branches traînantes.

Isolé, au milieu de la prairie, un chêne majestueux, comme tous les chênes, et sous les rameaux duquel, lasses et satisfaites, les vaches viennent attendre le moment de la traite.

Tout autour, des bois de sapins, où la mousse s'étend en moelleux tapis. Entre ces bois, de lumineuses échappées sur le lac, sur les montagnes et sur la plaine. Ici, le plateau vaudois, jusqu'au Jura ; puis, le petit lac avec les dernières sommités de la chaîne de Savoie, que termine brusquement le Salève. Là, le canton de Fribourg et ses alpes de Gruyère, du Moléson à la Dent de Lys.

A la suite, Jaman, les rochers de Naye et, en descendant, Caux, Glion, puis Clarens, Montreux, Chillon et la plaine du Rhône.

Au second plan, les Alpes vaudoises presque au complet : Diablerets, Tours d'AI, Muveran, Dent de Morcles. Dans le fond, sentinelle avancée des hautes cimes valaisannes, la pyramide neigeuse du Velan. Enfin, en revenant, à droite, la Dent du Midi, dans toute sa splendeur.

Que vouloir de plus ?

Et ce site admirable, où l'on revient toujours avec un plaisir nouveau, est à deux pas. Trop de gens encore l'ignorent.

Il suffit de prendre le train pour Chexbres. De la gare, en une heure et demie, deux heures au plus, on atteint la *Montagne de Cheseaux*, pâturage de la commune de Puidoux.

Le chemin est très facile; du village de Puidoux, l'œil le suit jusqu'au sommet. D'ailleurs, on rencontre à chaque pas des habitations où l'on peut se renseigner.

Voici l'automne. — oh! ne vous récriez pas, nous y sommes tout de suite, — voici la fin des vacances et des longues courses dans la montagne; le cercle de nos promenades se resserre de plus en plus. Vous qui n'avez quitté qu'à regret les hautes stations alpêtres, et vous, moins privilégiés, qui ne les connaissez que par ouï-dire, allez donc au *Mont de Cheseaux*; vous y trouverez, j'en suis certain, une bonne part des jouissances et des sensations qu'on s'en va chercher souvent bien haut et au prix de réelles fatigues.

Croyez-moi, prenez un matin le train pour Chexbres. Le moment est des plus favorables. La montagne de Cheseaux est superbe à cette saison. X...

### Venus pour s'amuser.

(L'humour de dogue.)

M. et Madame Duflost sont installés aux premières de face.

MADAME. — Pour une fois que vous consentez à me procurer un plaisir, je m'étonne, M. Duflost, que vous ayez eu si peu souci de mon bien-être. Un mari galant se fût assuré des places plus confortables; mais il paraît que vous vous êtes dit: C'est assez bon pour elle!

MONSIEUR, *étonné*. — Mais, ma chère amie, nous sommes aux premières de face; chaque fauteuil me revient à huit francs, et je cherche vainement où j'aurais pu trouver ces places plus confortables dont tu parles; car je ne puis croire que tu fasses allusion à la loge de l'Empereur.

MADAME, *froissée*. — Comment! vous ne pouvez croire que je fasse allusion à la loge de l'Empereur? — A votre avis, j'y ferais donc tache??? — Ah! je ne vous remercie pas de m'avoir amenée au théâtre, puisque c'était pour m'y offrir de pareils compliments.

MONSIEUR. — Mais non, mais non, — seulement je réponds à ton reproche d'avoir négligé ton bien-être. Je me suis présenté à la location et j'ai dit: Combien vos premières places? On m'a répondu: seize francs... que j'ai payés avec empressement; on m'en eût demandé cinquante que le bonheur de te faire plaisir me les eût fait donner avec la même joie.

MADAME. — Ainsi vous avez gaspillé seize francs sans même vous être assuré quelles étaient ces places?... de sorte que si, à notre arrivée, on nous avait ouvert le fond d'une armoire, en disant: «Tenez, vous êtes placés là, sur la seconde tablette,» vous n'auriez eu aucune réclamation à faire.

MONSIEUR. — Oh! tu vas trop loin; il est bien évident qu'une place louée pour voir la scène n'est pas dans une armoire, cela tombe sous le bon sens.

MADAME. — Merci pour ce second compliment! Avec votre: «Cela tombe sous le bon sens,» on ne peut pas mieux dire à une femme qu'elle est folle. — On voit que vos seize francs de places vous ont saigné le cœur, vous cherchez à me les faire cruellement payer. — Comme si c'était ma faute parce qu'un autre vous a fourré de pareilles places!

MONSIEUR. — On ne m'a rien fourré du tout; j'ai moi-même choisi les numéros sur le plan qui se trouvait dans le bureau de location.

MADAME. — Ainsi vous avez donné votre argent sans même demander à voir ces places pour vous assurer si les sièges en étaient plus ou moins mœlleux.

MONSIEUR. — Mais il n'est pas dans l'usage de demander à tâter les sièges.

MADAME. — Pourquoi pas? on tâte bien un poulet avant de l'acheter; il devrait en être de même pour une place.

MONSIEUR. — Et puis, dans la journée, la plus profonde obscurité règne dans les salles.

MADAME. — On exige une lanterne.

MONSIEUR. — Oh!

MADAME. — Quoi? oh! — J'ai l'air de réclamer une montagne; vous n'allez pas me faire croire que, dans une ville comme Paris, il ne soit pas possible de trouver une lanterne. — Mais, vous, le plus petit effort coûte trop à votre galanterie, et peu vous importe qu'une pauvre créature — dont la loi vous a confié le bonheur et la santé — attrape une courbature sur un siège plus dur que pierre.

MONSIEUR, *avec empressement*. — Veux-tu que je dise à l'ouvreuse de t'apporter un coussin?

MADAME, *avec dégoût*. — Pouah! un coussin qui a servi à tout le monde! n'est-ce pas? — Pendant que vous y êtes, pourquoi ne point aussi lui demander si elle n'aurait pas par hasard un vieux bouquet, bien fané et oublié, qui ait traîné pendant huit jours au fond d'une loge?

MONSIEUR, *galant*. — Tu sais, ma bonne, que si quelques fleurs peuvent t'être agréables, je vais m'empressement de...

MADAME. — Si vous aviez la plus petite préoccupation de ma santé, vous sauriez que les parfums me rendent malade.

MONSIEUR. — Pardon, je l'oubliais.

MADAME. — Je n'avais pas attendu cet aveu pour en être persuadée. Car, depuis que nous sommes ici, un mari un peu prévenant, qui aurait senti combien notre voisine empoisonne le patchouli, qui me tourne le cœur, se fût empressé d'aller ouvrir la porte.

MONSIEUR. — Ma chère amie, je le ferais avec plaisir, mais la pièce est commencée, il faudrait faire lever tout le monde...

MADAME. — Oui, il vous répugne de déranger des étrangers pour procurer un peu de soulagement à la mère légitime de vos enfants.

MONSIEUR. — Et puis je crois que cela établirait un courant d'air nuisible et que chacun s'empressement de faire fermer la porte.

MADAME. — Ainsi donc il faut que je tombe asphyxiée parce que le malheur me place à côté d'une voisine... peu fraîche.

MONSIEUR. — Chut! si on t'entendait!

MADAME. — Mais oui, je le répète, peu fraîche.

MONSIEUR. — Chut, chut!

MADAME. — Si elle était fraîche, aurait-elle besoin de s'inonder d'odeurs? Je vous le demande.

MONSIEUR. — Je n'en sais rien.

MADAME. — Vous n'avez même pas le bon sens de Toïnette, notre cuisinière.

MONSIEUR. — Grand merci!

MADAME. — Dame! que fait-elle quand l'été lui donne à douter de la fraîcheur du poisson? elle nous l'accommode à la provençale... à l'ail... une odeur chasse l'autre. — Vous voyez bien que ce n'est pas sans raison que cette dame se couvre d'odeurs.

MONSIEUR. — Ne vas-tu pas dire qu'elle est aussi à la provençale?

MADAME. — Je le préférerais; l'ail entête moins que le patchouli.

MONSIEUR. — Oui, mais le patchouli est une odeur reçue dans tous les salons.

MADAME. — Les salons n'en sont que plus à plaindre. — Ah! je comprends pourquoi le mari de cette dame prise du tabac par poignées; car ce doit être son mari que ce grand sec qui est là avec sa bouche en cœur et sa main en pigeon vole.

MONSIEUR. — Il fait ce que nous devrions faire; il écoute attentivement la pièce.

MADAME. — Avec ça qu'elle est amusante cette pièce! je n'en comprends pas un mot.

MONSIEUR. — Si tu écoutais un peu... au lieu de tant parler.

MADAME. — Alors on ne peut donc plus ouvrir la bouche?

MONSIEUR. — Je ne veux pas dire cela... mais il est d'usage, la toile levée, d'écouter les artistes... cela aide beaucoup à comprendre l'intrigue, m'a-t-on dit.

MADAME. — Elle est jolie votre intrigue! une comtesse qui reçoit le premier venu... Allons, bon! les voilà qui se remettent à chanter quand elle le reconduit.

MONSIEUR. — C'est ce qu'on appelle une sortie.

MADAME. — Est-ce qu'il est d'habitude de chanter à la ville chaque fois qu'on passe d'une pièce dans une autre? — Et il ont dit dans le commencement qu'il y a un notaire à l'étage en dessous... Eh bien! en voilà un qui doit avoir une étude bien tranquille,

si la comtesse se met à chanter chaque fois qu'elle reconduit un visiteur! Pour peu que ces domestiques en fassent autant, cela doit bien réjouir le notaire... il a de la patience, le pauvre homme.

MONSIEUR. — Au fond, c'est une pièce bien observée.

MADAME. — Ah! ouïche! bien observée; ils ont partout des portes à deux battants et toutes les fois qu'ils entrent ou qu'ils sortent, ils ouvrent les deux battants. Est-ce que c'est l'habitude d'entrer à la ville à deux battants, hein? Ils tirent donc les verrous à tous les coups? Et, au moins, s'ils la refermaient, leur porte... mais, non... ils laissent ouverte derrière eux... elle se referme seule.

MONSIEUR. — On suppose qu'il y a de l'autre côté un laquais qui prend ce soin.

MADAME. — Alors il y avait donc un laquais dans la chambre à coucher de la comtesse quand elle y est entrée à deux battants... et elle venait d'annoncer qu'elle allait s'habiller... Jolie comtesse, merci! Si c'est ça qu'on appelle les grandes manières du siècle de Louis XIV, je suis fière de n'être qu'une simple bourgeoise. Et ils vous demandent seize francs pour vous montrer cela!

MONSIEUR. — Tu es sévère.

MADAME. — Pas le moins du monde; mais, puisque le théâtre est une école de mœurs, je ne veux pas qu'on crie dans la maison d'un notaire, ni qu'une comtesse s'enferme dans sa chambre à coucher avec un laquais. — Allons! bien, en voilà un qui se met à danser à présent!!!

MADAME. — Tu n'as pas entendu qu'il a dit: «Profitez de l'absence de la comtesse pour répéter le pas que je dois danser ce soir avec elle.» C'est pourquoi il danse.

MADAME. — Et le notaire en dessous? on n'y pense plus, alors. — Il faut qu'il ait bien peu cher de loyer pour rester dans une maison pareille! Est-ce qu'il ne va pas monter?

MONSIEUR. — Tu m'en demandes trop.

MADAME. — Ah! Dieu! qu'on est mal assise... je suis sûre qu'on était mieux jadis pour aller à l'échafaud. Je ne comprends pas la police, qui a tant témoigné d'intérêt pour les veaux qu'on mène à l'abattoir, et qui ne se préoccupe pas le moins du monde des spectateurs de théâtre. Si jamais on voulait faire passer cette banquette à la barrière, un douanier y casserait sa sonde... Tiens, qu'est-ce que c'est que celui-là qui entre chez la comtesse comme dans du beurre??

MONSIEUR. — Il vient de dire qu'il n'a trouvé personne dans l'antichambre pour l'annoncer.

MADAME. — Alors, qui a donc refermé sa porte qu'il avait aussi ouverte à deux battants, puisque le fameux laquais n'y était pas?... Ah! voilà une comtesse qui est bien à huis-clos quand elle s'habille... Elle aurait tout aussi court d'aller s'habiller dans le passage de l'Opéra... Je me demande pourquoi il ne prend pas au nouveau venu l'idée d'entrer dans la chambre à coucher de la comtesse pendant qu'il est en train de se promener chez elle... il faut espérer qu'elle aura au moins eu la précaution de tirer le verrou... Ah! la maison est bien gardée... Pas même un portier... J'aime à croire que le notaire ne conserve pas de fonds chez lui.

MONSIEUR. — Si tu t'arrêtes à des minuties, le théâtre n'est plus possible.

MADAME. — Ah! vous appelez des minuties de pouvoir entrer chez une dame qui s'habille... Du reste, je n'en suis pas étonnée. Pour vous, la décence est chose inconnue... Je suis même surprise que vous n'avez pas encore quitté votre place pour aller aussi rôdailier chez la comtesse... Vous cherchez, sans doute, un prétexte en ce moment?

MONSIEUR. — Tu es folle.

MADAME. — Voilà plus de dix minutes que je m'attends à vous entendre me dire que vous avez un rendez-vous chez le notaire d'en dessous.

MONSIEUR. — Voyons, observe-toi, on nous regarde; tu oublies que nous sommes au théâtre.

MADAME. — Ah! je m'étonnais ce matin de votre incroyable prodigalité d'aller dépenser seize francs pour me procurer un plaisir; je comprends maintenant votre triple but de me briser le corps, de m'empoisonner par le patchouli et de me pervertir le moral.

MONSIEUR. — (*Bas*). Je t'en supplie, tais-toi.

MADAME. — Vous vous disiez: Maintenant qu'ils ont la liberté des théâtres, ils peuvent jouer ce qu'ils veulent et ils gangrèneront l'esprit de ma femme dont ils feront une gourgandine comme cette comtesse qui reçoit des populations entières.